

LES 2 SCÈNES
SCÈNE
NATIONALE
DE BESANCON

CINÉMA

NOVEMBRE / DÉCEMBRE 2016
JANVIER 2017



LES INVITÉS DU CINÉMA

ASSOCIATION LATINO AMERICALLI
Cinémas d'Amérique latine

MARTA ALVAREZ & DOMINIQUE SOUCY,
MAÎTRES DE CONFÉRENCES
DÉPARTEMENT D'ESPAGNOL/PORTUGAIS,
UNIVERSITÉ DE FRANCHE-COMTÉ
Cinémas d'Amérique latine
Chala, 29 novembre à 18h30 /
1^{er} décembre à 14h
Eva ne dort pas,
29 novembre à 21h
L'Étreinte du serpent,
1^{er} décembre à 20h30
Rodeo, 5 décembre à 20h30

DAVID DEMOUGEOT
ASSOCIATION JUSTE ICI (BIEN URBAIN)
Mur Murs, 7 janvier à 16h

MARCEL FERREOL,
ASSOCIATION TEMPS COMMUN
AVEC ANNETTE GARCIA, CIMADE
ET ANTOINE AUMONIER, SECOURS
CATHOLIQUE, tous deux engagés
dans l'accueil des migrants
à Besançon et la région.
Fuocoammare, 9 janvier à 19h

IDA HEKMAT,
MAÎTRE DE CONFÉRENCES
DÉPARTEMENT D'ALLEMAND,
UNIVERSITÉ DE FRANCHE-COMTÉ
Stefan Zweig, adieu l'Europe,
17 & 19 janvier

ASSOCIATION POURSUIVRE
Le Gamin au vélo,
12 janvier à 9h30
Au-delà des montagnes,
19 janvier à 9h30

LES RENCONTRES DU CCPPO
The Act of Killing, 19 janvier
à 18h30 / 20 janvier à 20h45

SOMMAIRE

- P.5 CINÉMAS D'AMÉRIQUE LATINE /
ZOOM BRÉSIL
DU 28 NOVEMBRE AU 8 DÉCEMBRE AU KURSAAL
- P.17 AGNÈS VARDA
DU 5 AU 17 JANVIER AU KURSAAL
- P.22 ZOOM FRONTIÈRES
FUOCOAMMARE / SOY NERO / MERCENAIRE / SONITA
DU 9 AU 19 JANVIER AU KURSAAL
- P.27 CINÉKINO STEFAN ZWEIF, ADIEU L'EUROPE
DU 17 AU 19 JANVIER AU KURSAAL
- P.28 POURSUIVRE...
LE GAMIN AU VÉLO / AU-DELÀ DES MONTAGNES
JEUDIS 12 & 19 JANVIER À 9H30 AU KURSAAL
- P.30 LES RENCONTRES DU CCPPO
THE ACT OF KILLING
JEUDI 19 & VENDREDI 20 JANVIER AU KURSAAL

AU KURSAAL

NOVEMBRE

| | | | |
|--------|-------|--------------------------------|------|
| LU. 28 | 10H | CHALA, UNE ENFANCE CUBAINE | p.6 |
| | 14H | IXCANUL | p.7 |
| | 18H30 | EVA NE DORT PAS | p.8 |
| | 20H30 | POESIA SIN FIN | p.9 |
| MA. 29 | 10H | IXCANUL | p.7 |
| | 14H | L'ÉTREINTE DU SERPENT | p.10 |
| | 18H30 | CHALA, UNE ENFANCE CUBAINE | |
| | | + PRÉSENTATION | p.6 |
| | 21H | EVA NE DORT PAS + DÉBAT | p.8 |

DÉCEMBRE

| | | | |
|---------------------|-------|---|------|
| JE. 1 ^{ER} | 10H | TOUT VA BIEN | p.11 |
| | 14H | CHALA, UNE ENFANCE CUBAINE + DÉBAT | p.6 |
| | 18H30 | IXCANUL | p.7 |
| | 20H30 | L'ÉTREINTE DU SERPENT + DÉBAT | p.10 |
| VE. 2 | 10H | L'ÉTREINTE DU SERPENT | p.10 |
| | 14H | TOUT VA BIEN | p.11 |
| | 18H30 | POESIA SIN FIN | p.9 |
| | 21H | TOUT VA BIEN | p.11 |
| SA. 3 | 14H | ORFEU NEGRO | p.12 |
| LU. 5 | 18H30 | D'UNE FAMILLE À L'AUTRE | p.13 |
| | 20H30 | RODEO + DÉBAT | p.14 |
| MA. 6 | 18H30 | ORFEU NEGRO | p.12 |
| | 20H30 | D'UNE FAMILLE À L'AUTRE | p.13 |
| ME. 7 | 18H30 | RODEO | p.14 |
| | 20H30 | ORFEU NEGRO | p.12 |
| JE. 8 | 18H30 | AQUARIUS | p.15 |

JANVIER

| | | | |
|--------|-------|---|------|
| JE. 5 | 18H30 | LA POINTE COURTE | p.18 |
| | 20H30 | CLÉO DE 5 À 7 | p.19 |
| VE. 6 | 18H30 | MUR MURS | p.20 |
| | 20H30 | SANS TOIT NI LOI | p.21 |
| SA. 7 | 16H | MUR MURS + DÉBAT | p.20 |
| | 18H30 | LES PLAGES D'AGNÈS | p.21 |
| LU. 9 | 19H | FUOCOAMMARE + DÉBAT | p.23 |
| MA. 10 | 18H30 | CLÉO DE 5 À 7 | p.19 |
| | 20H30 | LA POINTE COURTE | p.18 |
| ME. 11 | 18H30 | MERCENAIRE | p.24 |
| | 20H30 | SOY NERO | p.25 |
| JE. 12 | 9H30 | LE GAMIN AU VÉLO + ANALYSE | p.28 |
| | 18H30 | SOY NERO | p.25 |
| | 20H45 | SONITA | p.26 |
| VE. 13 | 18H30 | LES PLAGES D'AGNÈS | p.21 |
| | 20H45 | MERCENAIRE | p.24 |
| SA. 14 | 16H | SOY NERO | p.25 |
| | 18H15 | NO RETURN: RAFI PITTS ENTRÉE LIBRE | p.25 |
| | 19H30 | MERCENAIRE | p.24 |
| DI. 15 | 16H | CLÉO DE 5 À 7 | p.19 |
| | 18H | LES PLAGES D'AGNÈS | p.21 |
| LU. 16 | 15H | SANS TOIT NI LOI | p.21 |
| | 18H30 | SANS TOIT NI LOI | p.21 |
| | 20H45 | SONITA | p.26 |
| MA. 17 | 15H | SANS TOIT NI LOI | p.21 |
| | 18H30 | SONITA | p.26 |
| | 20H30 | STEFAN ZWEIG, ADIEU L'EUROPE + DÉBAT | p.27 |
| ME. 18 | 18H30 | STEFAN ZWEIG, ADIEU L'EUROPE | p.27 |
| | 20H30 | MERCENAIRE | p.24 |
| JE. 19 | 9H30 | AU-DELÀ DES MONTAGNES +ANALYSE | p.29 |
| | 14H30 | STEFAN ZWEIG, ADIEU L'EUROPE + DÉBAT | p.27 |
| | 18H30 | THE ACT OF KILLING | p.30 |
| | 20H45 | SOY NERO | p.25 |
| VE. 20 | 20H45 | THE ACT OF KILLING | p.30 |



DU 28 NOVEMBRE AU 8 DÉCEMBRE AU KURSAAL

CINÉMAS D'AMÉRIQUE LATINE

EN PARTENARIAT AVEC
LE FESTIVAL LATINO CORAZON
ET LE DÉPARTEMENT D'ESPAGNOL / PORTUGAIS
DE L'UNIVERSITÉ DE FRANCHE-COMTÉ

Programme du festival Latino Corazon à
consulter sur le blog : latinoamericalli.blogspot.fr

Colombie, Argentine, Guatémala, Chili, Cuba, Brésil, les belles surprises cinématographiques provenant du continent latino américain se sont encore succédées toute l'année sur les écrans français. On ne peut que se réjouir de cette vitalité à un moment où le devant de la scène est occupé par les crises politiques et économiques, aux conséquences aggravées par la violence et la corruption plus ou moins généralisée et les clivages sociaux de plus en plus marqués. Dans ce contexte peu propice à l'existence d'un cinéma d'auteur critique et novateur, on constate pourtant l'émergence de jeunes réalisateurs avec des œuvres singulières, exigeantes, formellement audacieuses et ambitieuses - exception faite de la présence hors norme d'Alejandro Jodorowski, jeune homme de 85 ans, qui confirme avec un second volet d'une biographie baroque et jubilatoire, sa capacité à se réinventer. Il est probable que ce dynamisme soit encouragé par un mode de financement marqué par la multiplication des coproductions internationales favorisant une diversité d'écritures et une meilleure diffusion des œuvres.

Les films brésiliens, qui occupent une place de choix dans ce programme l'illustrent bien. Que les situations soit observées à l'échelle du faits divers, de la cellule familiale, d'un territoire rural ou urbain, les questions posées dépassent largement l'anecdote. S'il nous manque parfois des éléments pour bien saisir le contexte national dans lequel s'exprime la complexité des problématiques soulevées par les films, on ne peut que constater des similitudes frappantes d'un pays à l'autre, quel que soit le style du film.

À cet égard, notre partenariat naissant avec l'université de Franche-Comté et son département d'espagnol et portugais est une excellente nouvelle. Marta Alvarez et Dominique Soucy nous accompagneront pour des moments privilégiés après les projections ouvrant la possibilité de prolonger le moment du film et d'affûter notre regard. Et ce n'est qu'un début.



LUNDI 28 NOVEMBRE À 10H / MARDI 29 À 18H30* /
JEUDI 1^{ER} DÉCEMBRE À 14H*

CHALA, UNE ENFANCE CUBAINE (CONDUCTA)

ERNESTO DARANAS - 1H50, CUBA, 2016
AVEC ARMANDO VALDÉS FREIRE, SILVIA ÁGUILA,
ALINA RODRIGUEZ

Chala, jeune cubain, malin et débrouillard, est livré à lui-même. Élevé par une mère défaillante qui lui témoigne peu d'amour, il prend soin d'elle et assume le foyer. Ce serait un voyou des rues sans la protection de Carmela, son institutrice, et ses sentiments naissants pour sa camarade Yeni...

Depuis *Fraise et chocolat* (1993), aucun film cubain n'avait suscité un tel engouement dans les salles de l'île. *Chala, une enfance cubaine* a provoqué des réactions paradoxales. Lorsque la protagoniste Carmela, une institutrice en butte à

la bureaucrate de service, évoque « ceux qui [les] gouvernement depuis trop longtemps », le public se déchaîne, applaudit, rit aux larmes, fustige les octogénaires au pouvoir depuis 1959. En même temps, le ministère de l'éducation a organisé des projections dans les écoles, pour sensibiliser enseignants et élèves aux défis du moment.

« L'école est un pont pour parler de la société dans son ensemble, explique le réalisateur.

Je vois la salle de cours de Carmela comme une Cuba possible débarrassée du poids excessif de l'idéologie, où les différences sont respectées. » Récit mélodramatique du sauvetage d'un enfant en danger par une institutrice restée fidèle aux valeurs révolutionnaires, le film vaut essentiellement par son portrait quasi documentaire de la vie quotidienne dans les quartiers populaires de La Havane. Délinquance, toxicomanie, brutalité policière, *Chala* restera comme un témoignage du crépuscule du castrisme.

Paulo Paranaçua, *Le Monde*

*PRÉSENTÉ PAR DOMINIQUE SOUCY,
maître de conférences à l'Université
de Franche-Comté



LUNDI 28 NOVEMBRE À 14H / MARDI 29 À 10H /
JEUDI 1^{ER} DÉCEMBRE À 18H30

IXCANUL

JAYRO BUSTAMANTE - 1H32, GUATEMALA, 2015
AVEC MARIA MERCEDES COROY, JUANA MARIA TELÓN,
MANUEL ANTÚN

Maria, jeune Maya de 17 ans, vit avec ses parents dans une plantation de café sur les flancs d'un volcan, au Guatemala. Elle voudrait échapper à son destin, au mariage arrangé qui l'attend. La grande ville dont elle rêve va lui sauver la vie. Mais à quel prix...

Si le film en restait à la description simplificatrice d'un mode de vie, il tomberait sous le sens négatif du mot «exotisme». Au lieu de quoi, Jayro Bustamante met en place autour de la famille dont il conte l'histoire tout un jeu articulant le proche et le lointain, la relation aux populations urbaines hispanophones, le mirage du voyage vers les États-Unis, le rapport complexe, et le cas échéant dangereux, à des croyances qui sont d'abord des moyens de faire avec l'état de la nature et les contraintes du travail, et de la collectivité. D'autant plus émouvant qu'il est d'une grande sécheresse, sans un gramme de sentimentalisme, *Ixcánul* donne en effet le sentiment de découvrir des humains, des paysages, des pratiques auxquelles on n'a pas l'habitude d'avoir affaire - et dès lors qu'on croit pouvoir affirmer que ni les personnages ni les spectateurs ne sont traités de manière infantilisante ou manipulatrice, c'est un réel bonheur que de faire cette rencontre-là...

Jean-Michel Frodon, *blog.slate.fr*



LUNDI 28 NOVEMBRE À 18H30 / MARDI 29 À 21H*

EVA NE DORT PAS (EVA NO DUERME)

PABLO AGÜERO - 1H25, ARGENTINE, 2016
AVEC GAEL GARCÍA BERNAL, DENIS LAVANT

1952, Eva Perón vient de mourir à 33 ans. Elle est la figure politique la plus aimée et la plus haïe d'Argentine. On charge un spécialiste de l'embaumer. Des années d'effort, une parfaite réussite. Mais les coups d'état se succèdent et certains dictateurs veulent détruire jusqu'au souvenir d'Evita dans la mémoire populaire. Son corps devient l'enjeu des forces qui s'affrontent pendant 25 ans. Durant ce quart de siècle, Evita aura eu plus de pouvoir que n'importe quelle personnalité de son vivant.

De l'odyssée (vraie) de la dépouille d'Evita, traquée, sauvée, puis cachée, des années durant, au Vatican, Pablo Agüero a tiré un cauchemar maléfique. Un opéra sombre. Un conte gothique. À lui seul, le laboratoire où Evita flotte, comme en apesanteur, noyée dans des flots de liquide

amniotique, ressemble au décor d'un film de la Hammer (en plus sophistiqué). (...) Aucun mysticisme, en revanche, dans ce camion brinquebalant où un mercenaire français, à la tête cabossée comme un héros de jeu vidéo, tente de convoyer hors du pays une Evita enfermée dans une malle et, décidément, indestructible... Cette morte de plus en plus vive semble se moquer des vivants. Elle est partout. Enlevé par de jeunes révolutionnaires qui le séquestrent dans une cave, le général Aramburu (...) croit même la reconnaître parmi ses ravisseurs. (...) Le film est surprenant, exigeant, cherchant la vérité des êtres et de l'Histoire non dans les faits (c'est le but des documentaires) mais dans l'invention. L'imaginaire. On est, donc, une fois encore, dans l'opposition — légèrement forcée, mais éclairante — entre les frères Lumière et Georges Méliès. Visiblement, Pablo Agüero préfère Méliès.
Pierre Murat, *Télérama*

*SUIVI D'UN DÉBAT AVEC MARTA ALVAREZ,
maître de conférences à l'Université
de Franche-Comté



LUNDI 28 NOVEMBRE À 20H30 /
VENDREDI 2 DÉCEMBRE À 18H30

POESIA SIN FIN

ALEJANDRO JODOROWSKY - 2H05, CHILI, 2016
AVEC ADAN JODOROWSKY, PAMELA FLORES,
BRONTIS JODOROWSKY

Dans l'effervescence de la capitale chilienne Santiago, pendant les années 1940 et 50, « Alejandrito » Jodorowsky, âgé d'une vingtaine d'années, décide de devenir poète contre la volonté de sa famille. Il est introduit dans le cœur de la bohème artistique et intellectuelle de l'époque et y rencontre Enrique Lihn, Stella Diaz, Nicanor Parra et tant d'autres jeunes poètes prometteurs et anonymes qui deviendront les maîtres de la littérature moderne de l'Amérique Latine. Immergé dans cet univers d'expérimentation poétique, il vit à leurs côtés comme peu avant lui avaient osé le faire : sensuellement, authentiquement, follement.

L'immense Alejandro Jodorowsky est de retour, trois ans après *La Danza de la realidad*, et nous offre le deuxième opus de sa monstrueuse autobiographie. Fellinien en diable, l'artiste nous plonge une fois encore, avec une liberté folle, dans un monde élégiaque et peuplé de peintres, de danseurs, de marionnettistes. Superbement photographié par Christopher Doyle (*In the mood for love*, *Paranoid Park*, *Infernal Affairs*), un film « qui soigne l'âme » selon son auteur, en attendant la conclusion de sa trilogie.

L'Étrange festival



MARDI 29 NOVEMBRE À 14H /
JEUDI 1^{ER} DÉCEMBRE À 20H30* / VENDREDI 2 À 10H

L'ÉTREINTE DU SERPENT (EL ABRAZO DE LA SERPIENTE)

CIRO GUERRA - 2H05, COLOMBIE, 2015
AVEC JAN BIJVOET, BRIONNE DAVIS, NILBIO TORRES

Dans la partie nord-ouest de l'Amazonie vit Karamakate, un vieux chaman solitaire, dernier survivant de son peuple. Des dizaines d'années de solitude dans les profondeurs de la forêt ont fait de lui un chullachaqui, une coquille vide, privée d'émotions et de souvenirs. L'arrivée d'Evan, un jeune ethnobotaniste américain, l'amène à entreprendre en sa compagnie un voyage initiatique dangereux à la recherche de la yakruna, une plante sacrée mystérieuse, possédant la vertu d'apprendre à rêver. Ce périple aux confins de l'Amazonie colombienne permet à Karamakate de retrouver peu à peu ses souvenirs perdus...

De son troisième long métrage, le Colombien Ciro Guerra fait une immense rêverie aussi énigmatique, dense et luxuriante que cette jungle dans laquelle il est le premier, depuis une trentaine d'années, à poser sa caméra. *El Abrazo de la serpiente* est un film d'aventures, dont le parcours sinueux, contemplatif et hypnotique glisse vers les confins de la folie, dans une Amazonie hantée : ici, la violence des colons exploitant le caoutchouc ; plus loin, une mission catholique où des orphelins sont fouettés au cœur de la nuit ; ailleurs, un messie dément qui s'offre à ses adeptes dans une eucharistie cannibale... Tout ce périple, entre violence historique et vertige spirituel, semble suivre les traces d'un Werner Herzog (*Aguirre ou la colère de Dieu*, *Fitzcarraldo*). Et de Joseph Conrad dans son roman *Au cœur des ténèbres*. Avec son noir et blanc hiératique, le cinéaste cherche, pourtant, l'exact opposé de cet exotisme à l'occidentale. Il teste notre perception, notre représentation de ce monde opaque et fascinant. Cécile Mury, *Télérama*

*SUIVI D'UN DÉBAT AVEC MARTA ALVAREZ,
maître de conférences à l'Université
de Franche-Comté



JEUDI 1^{ER} DÉCEMBRE À 10H /
VENDREDI 2 À 14H & 21H

TOUT VA BIEN

(AQUÍ NO HA PASADO NADA)
ALEJANDRO FERNANDEZ ALMENDRAS -
1H35, CHILI, 2016
AVEC AGUSTÍN SILVA, PAULINA GARCIA

La plage et les fêtes entre amis rythment l'été de Vicente qui savoure la vie avec insouciance. Une nuit alcoolisée change la donne. Vicente expérimente avec amertume le poids du pouvoir et de la manipulation.

On imagine le film engagé, rageur et efficace que ce fait divers, qui connut à l'époque un retentissement considérable, aurait pu inspirer. Le jeune réalisateur chilien Alejandro Fernandez Almendras, dont *Tout va bien* est le quatrième long-métrage (après *Huacho*, *Près du Feu*, *Tuer un homme*), fait pourtant le pari d'aborder sa matière par un chemin de traverse. Il invite son spectateur à suivre la trajectoire de Vicente (Agustín Silva), jeune homme sans grands défauts ni envergure. On devine d'ici le candidat idéal pour porter le chapeau, ce qu'il est, et à quoi le film refusera constamment de le réduire. C'est la principale raison, sans doute, pour laquelle on s'attache à son destin : contre l'histoire vraie qui instrumente le falot, Alejandro Fernandez Almendras lui donne droit d'exister à part entière, dans toute sa médiocrité, son insouciance un peu forcée, cette absence d'ambition qu'il partage - c'est là toute la force du portrait - avec une génération entière d'indolents jeunes nantis. En refusant constamment d'amoindrir ses ambitions de cinéma au profit de la belle cause, il porte cette dernière plus haut, plus fort, plus subtilement. Noémie Luciani, *Le Monde*



SAMEDI 3 DÉCEMBRE À 14H / MARDI 6 À 18H30 /
MERCREDI 7 À 20H30

ORFEU NEGRO

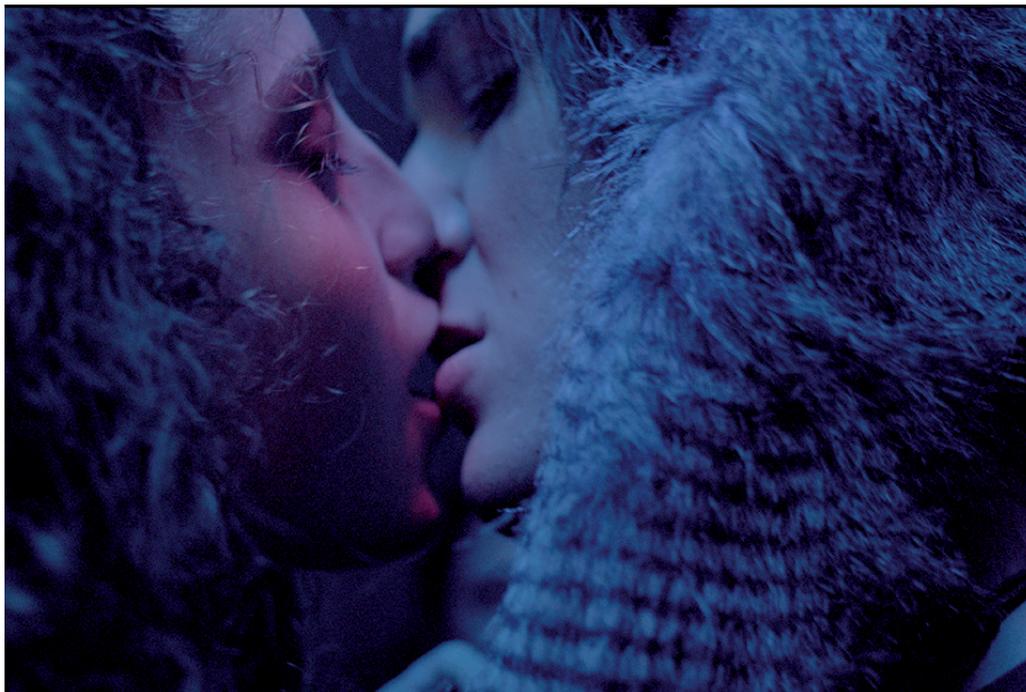
MARCEL CAMUS - 1945, BRÉSIL, 1959
AVEC BRENO MELLO, MARPESSA DAWN, ADHEMAR DA SILVA
ADAPTÉ D'UNE PIÈCE DE VINICIUS DE MORAES

DU 3 AU 8 DÉCEMBRE AU KURSAAL

ZOOM BRÉSIL

Dans l'exaltation et le chatoiement des couleurs du carnaval de Rio, Eurydice, une jeune provinciale menacée de mort par un inconnu, trouve refuge chez Serafina, sa cousine. Elle rencontre bientôt le danseur-guitariste Orphée, une des vedettes du carnaval qui, dans la vie courante, est conducteur de tramway. Ils s'éprennent l'un de l'autre.

1959. À Cannes, c'est la consécration de la Nouvelle Vague. Tous les regards sont tournés vers François Truffaut et ses *400 Coups* en sélection officielle aux côtés de *Hiroshima, mon amour*, d'Alain Resnais. Mais la Palme d'or revient à *Orfeu negro*, deuxième film d'un inconnu, Marcel Camus (...) qui se retrouve alors au cœur d'une controverse : on lui reproche de filmer un Brésil de cartes postales, inondé de musique folklorique. Pourtant, en ces années sombres de décolonisation, il faut un certain courage pour réaliser un film avec des acteurs noirs inconnus, à Rio, ville à deux vitesses où les quartiers modernes côtoient les ruelles insalubres des favelas. Certes, les rythmes de la bossa-nova sont très présents, mais les chansons désenchantées d'Antônio Carlos Jobim, Vinicius de Moraes et Luiz Bonfá ajoutent à la sensualité de l'histoire. Anne Dessuant, *Télérama*



LUNDI 5 DÉCEMBRE À 18H30 / MARDI 6 À 20H30

D'UNE FAMILLE À L'AUTRE (MÃE SÓ HA UMA)

ANNA MUYLAERT - 1H22, BRÉSIL, 2016
AVEC NAOMI NERO, DANI NEFUSI, DANIEL BOTELHO

Felipe profite de sa fin d'adolescence dans les fêtes branchées de São Paulo. Sa mère, qui l'élève seule avec sa jeune sœur, lui laisse une grande liberté. Sauf que leur mère n'est pas leur mère : un test ADN prouve qu'elle les a enlevés à la naissance. Séparés, les enfants sont précipités dans leur vraie famille. Les parents biologiques de Felipe, à sa recherche depuis 17 ans, se retrouvent face à un adolescent qui ne partage pas tout à fait leur conception de la vie...

Filmé du point de vue de l'adolescent, *D'une famille à l'autre* creuse avec justesse la sidération de Felipe face à cette grande violence qui lui est faite et dont il ne sait au final contre qui la retourner. Sa mère « officielle » et voleuse ? Sa mère biologique, agaçante de sollicitude ? (...) Anna Muylaert (*Une seconde mère*, 2015) réussit parfaitement à mettre en image ce sentiment vertigineux et parfois salutaire, qui pousse bien des adolescents à se sentir comme de parfaits étrangers au sein de leur famille. Et ici le fantasme s'avère bien réel !
N. Z., *Les Fiches du cinéma*



LUNDI 5 DÉCEMBRE À 20H30* /
MERCREDI 7 À 18H30

RODEO (BOI NEON)

GABRIEL MASCARO, 1H45, BRÉSIL, 2016
AVEC JULIANO CAZARRÉ, MAEVE JINKINGS,
ALYNE SANTANA

Iremar et sa famille de substitution vivent sur les routes, travaillant dans le milieu des vaquejadas, rodéos traditionnels du Nord du Brésil pour lesquels ils préparent les taureaux. Rêvant de devenir styliste, Iremar accumule étoffes et paillettes, coupant et assemblant ses créations et les derniers modèles à la mode...

Qui pourra dire que *Rodeo* n'est pas un film magnifique, plastiquement éblouissant ? Puissance des décors et des cadres, raffinement de la caméra et de ses imperceptibles mouvements, tout en douceur dans ce monde brutal, qui force l'empathie pour tous les personnages, les hommes, les bêtes aussi. Gabriel Mascaro explore les corps, ceux des humains, ceux des animaux, certains plans rappellent l'esthétique des chorégraphies de Zingaro. Sans oublier de donner à réfléchir : il interroge le genre. Une femme pleine de sève qui conduit son gros camion, un homme tout en muscles qui aime le parfum et après avoir lâché ses taureaux furieux dessine délicatement des vêtements sexy, une fillette solaire qui ne comprend pas encore où sera sa vie. Et un récit conçu comme un enchaînement de séquences minutieusement agencées qui, accessoirement documentent ce *Nordeste*, il y a encore peu maudit, aujourd'hui en pleine transformation.

Rémy Roche, *Culturebox*

*SUIVI D'UN DÉBAT AVEC MARTA ALVAREZ,
maître de conférences à l'Université
de Franche-Comté



JEUDI 8 DÉCEMBRE À 18H30

AQUARIUS

KLEBER MENDONÇA FILHO, 2H25, BRÉSIL, 2016
AVEC SONIA BRAGA, MAEVE JINKINGS, IRANDHIR SANTOS

Clara, la soixantaine, ancienne critique musicale, est née dans un milieu bourgeois de Recife, au Brésil. Elle vit dans un immeuble singulier, l'Aquarius construit dans les années 40, sur la très huppée Avenida Boa Viagem qui longe l'océan. Un important promoteur a racheté tous les appartements mais elle, se refuse à vendre le sien. Elle va entrer en guerre froide avec la société immobilière qui la harcèle. Très perturbée par cette tension, elle repense à sa vie, son passé, ceux qu'elle aime.

En deux heures et demie de projection, quelques semaines dans la vie d'une femme de bientôt 70 ans, en passe de se faire expulser de son appartement, sont devenues une carte du ciel, une fresque historique. *Aquarius*, deuxième long métrage du réalisateur brésilien Kleber Mendonça Filho (*Les Bruits de Recife*), se dévoile comme un portrait de femme, se déploie comme une méditation sur le temps et l'action, se résout comme un traité de l'art de la guerre. Cette richesse inépuisable, cette complexité lumineusement détaillée n'empêchent pas le film de couler avec grâce. Le scénario et la mise en scène de Kleber Mendonça Filho font un usage remarquable du passé. Dans le cours du récit, les décrochages de la réalité prendront la forme du rêve, du souvenir déformé par les fantasmes et les événements du présent. Ici le passé ne meurt pas, il est un élément essentiel et changeant de la vie qui va. Si cette idée magnifique s'impose tout au long d'*Aquarius*, c'est en grande partie par la grâce de Sonia Braga. La star brésilienne des années 1980 revient au cinéma, telle une souveraine de retour d'exil.
Thomas Sotinel, *Le Monde*



AGNÈS VARDA

Agnès Varda sait tout faire et a tout fait, au cours d'une immense carrière débutée à 18 ans aux côtés de Jean Vilar, et toujours bien en cours aujourd'hui, entre ses *Plages* de 2008 et les musées internationaux qu'elle orne de ses installations visuelles. Cinéaste, photographe, artiste plasticienne, productrice, scénariste, monteuse, voyageuse, elle a multiplié les formats, les supports, les sujets, les registres, les genres. Être fidèle à elle-même, maîtriser son indépendance, satisfaire sa curiosité, telle est sa seule et unique ligne de conduite. Elle a investi autant d'elle-même dans la réalisation de longs métrages de fiction (*Cléo de 5 à 7*, *L'une chante l'autre pas*, *Sans toit ni loi*, *Jacquot de Nantes...*) que dans la confection des «boni» des éditions DVD de ses films ou de ceux de son mari Jacques Demy. Sans oublier une œuvre documentaire réputée aux quatre coins du monde : de *Ô saisons, ô châteaux* aux *Veuves de Noirmoutier* en passant par *Mur murs* ou *Les Glaneurs et la Glaneuse*. Chaque spectateur sait qu'il va reconnaître dans ses films, quels qu'ils soient, un élément personnel, original, qui n'appartient qu'à Agnès Varda. Et pourtant, cela, elle sait le partager avec tous. C'est en définitive la principale caractéristique de l'œuvre de Varda : sa générosité.

Antoine De Baecque



JEUDI 5 JANVIER À 18H30 / MARDI 10 À 20H30

LA POINTE COURTE

1H20, FRANCE, 1954

AVEC PHILIPPE NOIRET, SYLVIA MONTFORT

ET LES HABITANTS DE LA POINTE COURTE

MONTAGE : ALAIN RESNAIS

À Sète, dans le quartier qui borde l'étang de Thau et que l'on appelle La Pointe Courte, un homme revient pour les vacances sur les lieux de son enfance. Il espère faire partager à sa jeune épouse son amour pour ces paysages. Le couple, que mine l'incompréhension, ne s'intéresse guère à l'existence et aux problèmes des habitants du quartier.

Ce film est fait du mélange de deux chroniques - celle d'un couple après quatre ans de mariage - et celle d'un village de pêcheurs : La Pointe courte à

Sète. Il y avait le côté clair à l'ouest, sur le quai du mistral, en plein soleil vers midi. Les femmes lavaient leur linge. Les draps séchaient en claquant dans le vent. De l'autre côté, régnait le sombre. Les hommes en bleu, les bassines de goudron, les filets noirs qui séchaient. Déjà je sentais deux côtés à chaque chose, le côté des hommes et le côté des femmes, le monde de la réalité issu des gens observés et le monde mental où l'esprit vagabonde, invente des structures et des formes. Cette aventure avec des comédiens et des techniciens en coopérative et complètement engagés m'a permis de me lancer dans le cinéma d'une façon libre et radicale. Je leur dois tout. Agnès Varda

PRÉSENTATION FILMÉE D'AGNÈS VARDA



JEUDI 5 JANVIER À 20H30 / MARDI 10 À 18H30 /
DIMANCHE 15 À 16H

CLÉO DE 5 À 7

1H30, FRANCE, 1961

AVEC CORINNE MARCHAND, ANTOINE BOURSEILLER,
MICHEL LEGRAND

Cléo attend les résultats d'une analyse médicale. Elle redoute d'être atteinte d'un cancer. Les visites de ses amis, peu compatissants, et de son amant, distraitement tendre, ne la consolent guère. En proie à une angoisse grandissante, elle erre dans les rues de Paris et rencontre Antoine, un soldat en permission...

Cléo de 5 à 7, c'est un portrait de femme inscrit dans un documentaire sur Paris, mais c'est aussi un documentaire sur une femme et l'esquisse d'un portrait de Paris. De la superstition à la peur, de la rue de Rivoli au café du Dôme, de la coquetterie à l'angoisse, de Vavin à la gare du Maine, de l'apparence à la nudité, du Parc Montsouris à la Salpêtrière, Cléo découvre, un peu avant de mourir, la couleur étrange du premier jour de l'été, où la vie devient possible.
Agnès Varda

PRÉSENTATION FILMÉE D'AGNÈS VARDA



VENDREDI 6 JANVIER À 18H30 / SAMEDI 7 À 16H*

MUR MURS

1420, ÉTATS-UNIS, 1980

À Los Angeles, les murs ont la parole. D'innombrables fresques murales, peintes souvent par des artistes anonymes, recouvrent les murs gris et lépreux de couleurs flamboyantes. La réalisatrice a enquêté durant plus de quatre mois sur cette forme détonnante d'art brut. Scènes d'apocalypse guerrière, imitations de toiles classiques, thèmes religieux, héros de cinéma - aux abords des grands studios hollywoodiens - ou de bandes dessinées, mais aussi revendications des minorités portoricaines, noires, féministes, mexicaines : les sujets ont les visages multiples de la société américaine.

Je filme des gens et leur imagination, même quand elle est téléguidée ou seulement au service de l'idéologie résistante. J'ai aimé découvrir, au hasard des rues, des guerriers à plumes, vaillants et moustachus, et des serpents mythiques et des femmes en colère criant comme à Guernica. J'ai aimé rencontrer ceux qui ont peint, comme Willie Herron, qui a décidé de choisir l'art plutôt que la vengeance quand il a découvert son frère de seize ans gisant dans une flaque de sang. (...) Et quand je filme au gré de mes sympathies et des mes observations ceux qui ont un discours original sur leur ville, quand je m'émerveille qu'une boulangère — avec de si beaux accroche-cœurs — parle d'art et d'oppression et de pâtisseries mexicaines avec le même naturel, je ne fais que témoigner avec eux du monde où nous vivons.

Agnès Varda, *Le Monde diplomatique*

*SUIVI D'UN DÉBAT AVEC DAVID DEMOUGEOT,
organisateur de Bien urbain à Besançon, avec
l'association Juste Ici (www.bien-urbain.fr)

VENDREDI 6 À 20H30* /
LUNDI 16 À 15H & 18H30* / MARDI 17 À 15H



SANS TOIT NI LOI

1985, FRANCE, 1985
AVEC SANDRINE BONNAIRE, MACHA MÉRIL, STÉPHANE
FREISS, YOLANDE MOREAU

Une jeune fille errante est trouvée morte de froid : c'est un fait d'hiver. Était-ce une mort naturelle ? C'est une question de gendarme ou de sociologue. Que pouvait-on savoir d'elle et comment ont réagi ceux qui ont croisé sa route ? C'est le sujet de *Sans toit ni loi*.

Sur un monticule, pas loin de Montpellier, deux cyprès m'intriguent depuis très longtemps. J'imagine un film : Mona trouvera refuge dans une serre proche de ce tumulus et mourra dans un fossé. Les deux cyprès la veilleront. C'est sur des images précises et non rationnelles que se bâtit un scénario. (...) C'est « Mona marchant », belle et rebelle, qui est le sujet et la ligne du film. On ne saisisait que des bribes d'informations sur elle. Sur ces bases de structure qui n'enlèvent rien à l'aventure du tournage, il fallait faire passer de l'émotion et garder, en parallèle, l'énergie de Mona et celle du film. Pour Mona, ma chance a été d'avoir une Sandrine Bonnaire surdouée.
Agnès Varda

*PRÉSENTATION FILMÉE D'AGNÈS VARDA

SAMEDI 7 JANVIER À 18H30 /
VENDREDI 13 À 18H30 / DIMANCHE 15 À 18H



LES PLAGES D'AGNÈS

1950, FRANCE, 2008

C'est une drôle d'idée de se mettre en scène et de filmer un autoportrait quand on a presque 80 ans. Cette idée a germé dans ma tête un jour, sur la plage de Noirmoutier, quand j'ai réalisé que d'autres plages avaient marqué ma vie. Les plages sont devenues prétexte et chapitres naturels du film. J'ai souhaité transmettre à mes proches et à d'autres quelques-uns des faits et travaux de mon parcours de vie. Et plus encore, tourner les miroirs vers les autres, ceux qui m'ont formée, ceux que j'ai rencontrés, ceux que j'ai aimés.

Agnès Varda

Un(e) cinéaste qui entreprend un film sur sa vie, son œuvre, cela paraît très casse-gueule. Entre les mains de fée d'Agnès Varda, le résultat devient tout simplement un chef-d'œuvre d'invention foisonnante, un florilège d'idées aussi géniales que simples comme bonjour, un mix détonnant de bricolage et de superproduction, un mélange savoureux d'humour irrésistible et d'émotion profonde.

Serge Kaganski, *Les Inrockuptibles*



DU 9 AU 19 JANVIER AU KURSAAL

ZOOM FRONTIÈRES

Sortis récemment dans les salles, ces quatre films sont traversés par des frontières, pas seulement géographiques et politiques mais aussi morales, culturelles ou fantasmatiques. Au-delà de ce trait commun, la grande force du cinéma est de générer des images qui dépassent les faits les plus marquants. À commencer par *Fuocoammare*, documentaire remarquable de Francesco Rosi, qui, en nous projetant sur l'île de Lampedusa, terre d'accueil malgré elle, nous touche par le récit poétique d'un quotidien à la fois banal et troublant par ce qu'il ignore du drame qui se joue à sa porte. Et cette histoire lointaine et douloureuse nous devient terriblement proche et intime.

C'est en s'intéressant à l'équipe de rugby de Lons-le-Saunier que Sacha Wolff a l'idée de réaliser *Mercenaire*. Une quinzaine de joueurs y avaient été recrutés à l'étranger pour une saison afin de tirer l'équipe vers le haut. En s'intéressant à ces Français d'ailleurs, le film renvoie brutalement à notre histoire coloniale, au traitement réservé aux Français d'origine étrangère et à l'identité wallisienne, assez trouble et méconnue.

Si nous sommes familiers des films qui dénoncent le régime iranien et ses interdits, dans *Sonita* le point de vue est plus contrasté, le regard se déplace et là encore, le trouble nous saisit : Sonita est en effet soutenue et accompagnée par les femmes du centre social de Téhéran contre la volonté de sa famille qui veut la marier de force. Regard d'Iraniens sur l'Afghanistan, une manière pour la réalisatrice de contourner la censure, mais Rokhsareh Ghaem Maghami va plus loin. La réalisatrice traverse une autre frontière, celle qui touche à la relation du documentariste avec ceux qu'ils filme. En choisissant d'intervenir dans ses choix, en l'accompagnant et en l'aidant matériellement, Rokhsareh décide de l'orientation du film autant qu'elle influe sur le destin de Sonita. Vertigineux.

Rafi Pitts, cinéaste Iranien exilé, vise à l'universalité tout en affirmant sa singularité en ne rentrant dans aucune case nationale ou stylistique. Condamné à réaliser ses projets dans un autre espace que la terre de ses origines, il est travaillé par cette question d'appartenance. Pour lui, la langue et la culture nous constituent de manière fondamentale et dépassent les enjeux de territoires et les stratégies politiques. En cela, l'histoire de Nero, immigré mexicain, engagé dans l'armée pour avoir une chance d'être reconnu américain et chargé à son tour de surveiller une frontière au milieu de nulle part est troublante et passionnante. Sera-t-il reconnu comme un des leurs? Rien n'est moins sûr.



LUNDI 9 JANVIER À 19H

FUOCOAMMARE, PAR DELÀ LAMPEDUSA

GIANFRANCO ROSI - 1H50, ITALIE, FRANCE, 2016

Samuele a 12 ans et vit sur une île au milieu de la mer. Il aime les jeux terrestres, même si tout autour de lui parle de la mer et des hommes, des femmes, des enfants qui tentent de la traverser pour rejoindre son île. Cette île s'appelle Lampedusa et c'est une frontière hautement symbolique de l'Europe, traversée ces 20 dernières années par des milliers de migrants en quête de liberté.

Lorsque Gianfranco Rosi s'installe sur l'île de Lampedusa, mille caméras l'ont précédé. Son intention n'est alors pas politique, mais plutôt éthique. Il s'agit de trouver le point de vue qui échappe à la fois à l'abrutissement des données et à la violence soudaine des images. Il pose sa caméra pour longtemps - dix-huit mois - et de biais. Il part à la rencontre de quelques habitants, troublé par un paradoxe: ces derniers, au plus près du drame, ne sont pour beaucoup plus en contact avec les migrants. Depuis 2013, les embarcations n'accostent plus sur l'île, mais sont

interceptées en pleine mer et leurs occupants envoyés dans divers centres d'Italie. L'île, étrangement déserte, n'en est pas moins sa caisse de résonance, comme le montre avec délicatesse le montage de Gianfranco Rosi. Il fait alterner à l'image le quotidien de Samuele, un garçon de l'île, et les échos de la catastrophe, qu'il remonte très lentement, précautionneusement, à travers la rencontre de Pietro Bartolo. Directeur du petit hôpital de Lampedusa, ce médecin supervise depuis vingt ans les soins les plus urgents aux blessés. Mais c'est en Samuele, jamais en contact avec cette actualité pourtant, que résonne le plus cette île aux portes de l'Europe. Fils de pêcheur, le garçon se sent bien plus à l'aise sur terre qu'en mer - à laquelle, pourtant, il est destiné. Comment ne pas donner un sens métaphorique à ces coïncidences? Avoir le courage de regarder, accueillir les épreuves de la mer... Ces défis sont aussi ceux de l'Europe. Chaque jour, les secours reçoivent des appels de détresse et répètent la même question - également adressée aux spectateurs: « *Quelle est votre position?* » Marie Soyex, *La Croix*

SUIVI D'UN DÉBAT animé par Marcel Ferreol, (Association Temps commun) avec Annette Garcia (La Cimade) et Antoine Aumonier (Secours catholique), tous deux engagés dans l'accueil des migrants à Besançon et la région.



MERCREDI 11 JANVIER À 18H30 /
VENDREDI 13 À 20H45 / SAMEDI 14 À 19H30 /
MERCREDI 18 À 20H30

MERCENAIRE

SACHA WOLFF - 1H45, FRANCE, 2016
AVEC TOKI PILIOKO, ILIANA ZABETH,
MIKAELE TUUGAHALA

Soane, jeune Wallisien, brave l'autorité de son père pour partir jouer au rugby en métropole. Livré à lui-même à l'autre bout du monde, son odyssee le conduit à devenir un homme dans un univers qui n'offre pas de réussite sans compromission.

Sacha Wolff tisse une œuvre riche et stimulante, un conte sur la liberté et l'argent, le portrait d'une époque. Issu de la Fémis, Wolff a débuté dans le documentaire et ce premier long métrage de fiction procure l'incomparable plaisir de découvrir des langues et des mondes nouveaux. Français des antipodes, les Wallisiens étaient jusqu'alors parfaitement ignorés du cinéma hexagonal. Le film peut ainsi dresser le portrait de la France

d'aujourd'hui à travers le regard d'un déraciné. *Mercenaire* montre surtout avec une très grande précision la vie du rugby loin des stars de l'ovalie. Et au delà du rugby, *Mercenaire* nous offre la métaphore de toute une économie où l'humain devient une marchandise exportable. Balèzes et fragiles à la fois, ces hommes forment la horde sauvage du ballon ovale. Ils sont des saisonniers, des migrants, plus ou moins clandestins. Le casting est composé d'acteurs amateurs et de véritables rugbymen. On découvre ainsi des tronches rares, à commencer par Laurent Pakihivatau (Abraham), pilier de l'US bressane de Bourg-en-Bresse et Toki Pilioko (Soane) qui évolue à Aurillac. Sacha Wolff joue comme d'une harpe du contraste entre sa carrure massive et sa voix timide. Cette approche documentée et réaliste projette le film dans la mythologie. Naturellement tressé de rites et de légendes, *Mercenaire* dépasse la chronique sociale pour s'élever comme une épopée du 21^e siècle. Adrien Gombaudo, *Positif*



MERCREDI 11 JANVIER À 20H30 / JEUDI 12 À
18H30 / SAMEDI 14 À 16H / JEUDI 19 À 20H45

SOY NERO

RAFI PITTS - 2H, ALLEMAGNE, FRANCE, MEXIQUE, 2016
AVEC JOHNNY ORTIZ, RORY COCHRANE, AML AMEEN

Nero a 19 ans, il a grandi aux États-Unis puis s'est fait expulser au Mexique. Étranger dans le pays de ses parents, il est décidé à repasser la frontière coûte que coûte. Il parvient enfin à retrouver son frère, Jesus, qui vit à Los Angeles. Pour échapper à la vie de misère à laquelle le condamne sa condition de clandestin, sa dernière chance pour devenir américain est de s'engager dans l'armée. Nero rejoint le front des *green card soldiers*.

Cinq ans après son polar iranien *The Hunter*, Rafi Pitts, désormais banni de son pays natal, reprend avec ce cinquième long métrage. *Soy Nero* a d'abord été une complexe aventure de production : écriture à quatre mains par un cinéaste anglo-iranien (Pitts) et un scénariste roumain (Razvan Radulescu), un financement international sous l'égide d'un producteur grec et un tournage de part et d'autre de la frontière américano-mexicaine. De cette curieuse épopée est née une œuvre paradoxale, qui vise à l'universalité tout en exprimant la singularité d'un cinéaste qui ne

entre dans aucune case nationale ou stylistique (voir *No return* réalisé par Gaëlle Vidalie). Le cinéaste s'interroge sur ce besoin d'appartenance qui taraude les hommes. Et où mieux qu'aux États-Unis, pouvait-il conduire ce projet? Pays d'immigration, du melting pot où tout est possible à qui le veut. Il choisit la forme de la fable en racontant le destin de Nero prêt à tout pour entrer dans une communauté, pour une solidarité qui se dérobe sans cesse sous ses pas. Rafi Pitts interroge tous les symboles du rêve américain et filme avec un sens du cadre et un goût des grands espaces qui donnent à *Soy Nero* une dimension de western.

Jean-Dominique Nuttens, *Positif*

SAMEDI 14 JANVIER À 18H15 - ENTRÉE LIBRE

NO RETURN : RAFI PITTS GAËLLE VIDALIE, 1H, FRANCE, 2016

No Return : Rafi Pitts est le portrait d'un cinéaste qui ne peut plus revenir dans son pays natal, l'Iran. Il vit cette séparation par la traversée d'autres endroits miroirs. Nous avons passé six jours à Mexicali, dans le désert à la frontière États-Unis / Mexique sur le tournage de son dernier long métrage *Soy Nero*. Ce film est une tentative de collecte des morceaux de son miroir. Le portrait de quelqu'un qui aime à dire, « je me situe dans l'intervalle ».



JEUDI 12 À 20H45* / LUNDI 16 À 20H45* /
MARDI 17 À 18H30

SONITA

ROKHSAREH GHAEM MAGHAMI - 1H31, IRAN, 2016
AVEC SONITA ALIZADEH, ROKHSAREH GHAEM MAGHAMI

Réfugiée afghane clandestine en Iran, Sonita habite depuis dix ans dans la banlieue pauvre de Téhéran. Elle rêve de devenir une artiste, une chanteuse de rap, en dépit des obstacles auxquels elle est confrontée en Iran et dans sa famille.

« Les femmes ne sont pas à vendre ! » Le regard noir, brûlant, bien droit dans l'objectif, Sonita scande son rap féministe. Quand, avec les moyens du bord, elle tourne ce clip vidéo — vu, depuis, presque six cent mille fois sur Youtube —, il en va de sa propre survie, de son avenir. Sonita, adolescente afghane immigrée en Iran, subit alors la pression de sa famille restée au pays. On veut la marier de force, contre quelques milliers de dollars, à un inconnu. Pourquoi ? Parce que là-bas, « *c'est la tradition* », insiste sa mère, elle-même « vendue » jadis à son époux.

Ce sujet, la réalisatrice iranienne Rokhsareh Ghaem Maghami ne l'a pas vraiment choisi : elle voulait faire un documentaire sur l'éducation des filles. Et puis, dans un centre social de Téhéran géré par une ONG, elle est tombée sur Sonita, avec sa rage de vivre, sa détermination, son talent et ses rêves. Le film est devenu portrait, vif, fort et poignant. Visage de madone, charisme de diva, la gamine a tout chamboulé. Pas seulement la fatalité de sa condition : en entrant en résistance, elle a aussi fait bouger la ligne qui sépare le témoignage de l'engagement. Sonita avait besoin d'aide et, pour elle, la réalisatrice, d'abord hésitante, a décidé de franchir cette frontière de principe : elle est devenue à son tour actrice de son propre film, course haletante vers la liberté... Une belle histoire de solidarité, rassurante, que Rokhsareh Ghaem Maghami prend soin de nous montrer pour ce qu'elle est : une exception. Derrière le « cas » Sonita, il y a la misère et l'asservissement de toutes celles qui restent. Cécile Mury, *Télérama*

*SUIVI D'UN ENTRETIEN FILMÉ
AVEC ROKHSAREH GHAEM MAGHAMI



STEFAN ZWEIG, ADIEU L'EUROPÉ

MARIA SCHRADER - 1H46,
ALLEMAGNE, AUTRICHE, FRANCE, 2016
AVEC JOSEF HADER, BARBARA SUKOWA,
AENNE SCHWARZ

En 1936, Stefan Zweig décide de quitter définitivement l'Europe. Le film raconte son exil, de Rio de Janeiro à Buenos Aires, de New York à Pétrópolis.

L'auteur de *Lettre d'une inconnue* et de *La Pitié dangereuse* a beaucoup inspiré les cinéastes, jusqu'à Wes Anderson pour *The Grand Budapest Hotel*. Stefan Zweig (1881-1942) aurait pu avoir droit à un biopic de plus. Plus ambitieuse, plus originale, la réalisatrice et actrice Maria Schrader a préféré consacrer à l'écrivain autrichien un film méditatif, presque conceptuel. Elle y reconstitue quelques moments, en apparence anodins, des dernières années d'une vie que l'arrivée de Hitler au pouvoir a jetée sur les chemins de l'exil. Tout souligne la stature du romancier : on l'admire, on le flatte, on le sollicite, il est au centre du monde. Pourtant, c'est un fantôme. Épuisé par les voyages, déraciné, il n'a plus la force de faire la guerre à un monde en guerre. Avec l'appui décisif d'un acteur étonnant, Josef Hader, le film décrit un sentiment subtil : le détachement. Une belle compassion accompagne jusqu'au bout ce portrait d'un Stefan Zweig condamné.

Frédéric Strauss, *Télérama*

MARDI 17 JANVIER À 20H30* /
MERCREDI 18 À 18H30 / JEUDI 19 À 14H30*

CINÉKINO

ciné
kino

Un rendez-vous avec le cinéma allemand organisé en partenariat avec le département d'allemand de l'Université de Franche-Comté et l'association pour le développement de l'allemand en France.

* SUIVI D'UN DÉBAT AVEC IDA HEKMAT,
maître de conférences



JEUDI 12 JANVIER À 9H30

LE GAMIN AU VÉLO

JEAN-PIERRE & LUC DARDENNE,

1H27, FRANCE, 2011

AVEC CÉCILE DE FRANCE, THOMAS DORET,
JÉRÉMIE RENIER

POUR SUIVRE...

JANVIER / FÉVRIER

Ces quatre jeudis du cinéma sont organisés par l'association Poursuivre et le Cinéma des 2 Scènes.

Les films seront projetés au Kursaal à 9h30 puis analysés et discutés à l'auditorium du Centre diocésain l'après-midi de 14h à 16h.

Tarif de la séance : de 3€ à 5€

Renseignements : cinema@les2scenes.fr

Le thème de chacun des quatre films proposés cette année est celui du père, de sa place, de son ancrage dans différentes sociétés et différentes situations. Films contemporains par leur écriture et les questions posées, ils invitent à aiguïser notre regard.

Cyril, bientôt 12 ans, n'a qu'une idée en tête : retrouver son père qui l'a placé provisoirement dans un foyer pour enfants. Il rencontre par hasard Samantha, qui tient un salon de coiffure et qui accepte de l'accueillir chez elle pendant les week-ends. Mais Cyril ne voit pas encore l'amour que Samantha lui porte, cet amour dont il a pourtant besoin pour apaiser sa colère ...

Le Gamin au vélo, dans sa forme comme dans son fond, est un authentique petit joyau hollywoodien, au sens artisanal et esthétique du terme. Un film dont l'alchimie rappelle celle des fables sociales transposées en western ou film noir à l'époque du meilleur Hollywood, celui des séries B austères, épiques et politiques à la fois, hautement morales dans leur horlogerie comme dans leur démonstration. Lorsque les frères Dardenne expliquent qu'avec ce film ils ont voulu faire une sorte de *Sauvez Willy* à leur échelle, il faut l'entendre comme une plaisanterie sérieuse. La flèche qu'ils arment et tendent depuis leur position « auteur » vise en effet la culture populaire la plus classique, dont elle perce le cœur.

Olivier Séguret, *Libération*



JEUDI 19 JANVIER À 9H30

AU-DELÀ DES MONTAGNES

JIA ZHANG-KE -

2H05, CHINE, FRANCE, JAPON, 2015

AVEC ZHAO TAO, YI ZHANG, JING DONG LIANG

Chine, fin 1999. Tao, une jeune fille de Fenyang est courtisée par ses deux amis d'enfance, Zang et Lianzi. Zang, propriétaire d'une station-service, se destine à un avenir prometteur tandis que Liang travaille dans une mine de charbon. Le cœur entre les deux hommes, Tao va devoir faire un choix qui scellera le reste de sa vie et de celle de son futur fils, Dollar. Sur un quart de siècle, entre une Chine en profonde mutation et l'Australie comme promesse d'une vie meilleure, les espoirs, les amours et les désillusions de ces personnages face à leur destin.

Dans la première partie du film, Jia Zhangke souligne à l'encre rouge les effets pervers de la mondialisation. Tao choisit le capitaliste flamboyant et décomplexé plutôt que l'incarnation du vieux modèle socialiste. Elle a faux sur toute la ligne et se fait punir de la pire des façons : son fils,

Dollar (hum), lui est enlevé lorsqu'elle divorce de Zhang. Fin du premier chapitre qui ne laisse augurer rien de bon... Le réalisateur adopte alors le point de vue de Dollar, devenu grand, et le projet du film se dévoile : l'argument socio-politique n'est là que pour servir un mélo d'une ampleur et d'une ambition folles, qui traite de filiation maudite et de solitude aliénante. La transposition de l'intrigue dans un futur déshumanisé, vision foudroyante de mélancolie du cinéaste démiurge, achève d'emmener cet *Au-delà des montagnes* vers des cimes d'émotion. Christophe Narbonne, *Première*

EN FÉVRIER, SUITE DU CYCLE « POURSUIVRE »

JEUDI 2 FÉVRIER À 9H30

TEMPÊTE

SAMUEL COLLARDEY, FRANCE, 2016

JEUDI 9 FÉVRIER À 9H30

L'IMAGE MANQUANTE

RITHY PANH, CAMBODGE, FRANCE, 2015



THE ACT OF KILLING

JOSHUA OPPENHEIMER

CO-RÉALISÉ PAR CHRISTINE CYNN & ANONYME -
2H, DANEMARK, NORVÈGE, GRANDE-BRETAGNE, 2013

JEUDI 19 JANVIER À 18H30 & VENDREDI 20 À 20H45

LES RENCONTRES DU CCPPPO

Les rencontres du CCPPPO se tiendront cette année du vendredi 20 au dimanche 22 janvier. Comme chaque année, les films programmés seront souvent suivis de discussions et de rencontres conviviales avec leurs auteurs. Nous nous associons à leur initiative avec ce film indispensable de Joshua Oppenheimer.

Programme complet à demander au ccppo :
roger.journot.ccpo@free.fr

Lorsque Joshua Oppenheimer se rend en Indonésie pour réaliser un documentaire sur le massacre de plus d'un million d'opposants politiques en 1965, il n'imagine pas que, 45 ans après les faits, les survivants terrorisés hésiteraient à s'exprimer. Les bourreaux, eux, protégés par un pouvoir corrompu, s'épanchent librement et proposent même de rejouer les scènes d'exactions qu'ils ont commises. Joshua Oppenheimer s'empare de cette proposition dans un exercice de cinéma vérité inédit où les bourreaux revivent fièrement leurs crimes devant la caméra, en célébrant avec entrain leur rôle dans cette tuerie de masse. «Comme si Hitler et ses complices avaient survécu, puis se seraient réunis pour reconstituer leurs scènes favorites de l'Holocauste devant une caméra», affirme le journaliste Brian D. Johnson. Une plongée vertigineuse dans les abysses de l'inhumanité, une réflexion saisissante sur l'acte de tuer.

Comme tous les grands documentaires, *The Act of Killing* nous oblige à regarder la réalité d'un autre angle. Cela commence par une scène de rêve idyllique, comme une tentative des criminels pour recréer les horreurs qu'ils ont perpétrées, puis quelque chose d'incroyable se produit. Le rêve se dissout d'abord en cauchemar avant de basculer dans l'amère réalité. Un film incroyable et impressionnant.
Errol Morris

TARIFS 2016-2017

CINÉ À L'UNITÉ

| | |
|--------------------------|-----|
| Tarif plein | 5 € |
| Tarif réduit* | 4 € |
| Tarif spécial**/**** | 3 € |
| Tarif vacances au cinéma | 3 € |

ABONNEMENT CINÉMA (10 PLACES)

| | |
|----------------------|------|
| Tarif plein | 40 € |
| Tarif réduit* | 35 € |
| Tarif spécial**/**** | 25 € |

Informations: 03 81 87 85 85
www.les2scenes.fr

* groupes de plus de 10 personnes, détenteurs d'une carte Famille nombreuse, carte Cezam, carte COS de Besançon, carte MGEN, carte Fraternelle, carte Chantez 25000, membres de l'association Arsis, abonnés du CDN, des Scènes du Jura et de MA scène nationale, carte Rodia, abonnés annuel Ginko et abonnés des 2 scènes, plus de 60 ans.

** jeunes de moins de 26 ans, étudiants de moins de 30 ans, apprentis, intermittents du spectacle, bénéficiaires des minima sociaux, demandeurs d'emploi et carte Avantages Jeunes.

*** enfants de moins de 11 ans

Licences d'entrepreneur de spectacles
1-1061735 1-1061736 2-1061737 3-1061738
Design graphique: Thomas Huot-Marchand
Directrice de la publication: Anne Tanguy
Rédaction: Stéphanie Bunod, Jean-Michel Cretin,
Lauren Scabello
Impression: Simon Graphic, Ornans
Papier: Fedrigoni Arcoprint Milk 100g.
Couverture: *L'Étreinte du serpent* © Diaphana Films

Les 2 Scènes sont subventionnées par la Ville de Besançon, le ministère de la Culture et de la Communication – Direction régionale des affaires culturelles Bourgogne Franche-Comté, la Région Bourgogne Franche-Comté, le Département du Doubs et bénéficient du soutien de l'Onda, de la Sacem et du CNC.

Ville de
Besançon

Doubs
le Département

région **BOURGOGNE
FRANCHE-COMTÉ**

CNC



BOURGOGNE
FRANCHE-COMTÉ



le Département



Centre national du cinéma
et de l'animation
audiovisuelle

AU KURSAAL

Place du Théâtre - 25000 Besançon

À L'ESPACE

Place de l'Europe - 25000 Besançon

Renseignements : 03 81 87 85 85

cinema@les2scenes.fr

www.les2scenes.fr

Retrouvez-nous sur facebook & twitter

